

poursuites, il serait peut-être bon de se procurer quelques renseignements sur eux.

—C'est ce que j'avais pensé. Malheureusement, je ne connais personne d'assez dévoué aux États-Unis pour me rendre ce service. J'y ai bien des relations commerciales ; mais ces Américains ont une vie tellement brûlée que tout ce qui les enlève à leur unique but : *Make money, faire des dollars*, n'existe pas pour eux, et est mis impitoyablement de côté.

—Oui, vous êtes dans le vrai : pour réussir, il faudrait un ami. Attendez, j'ai peut-être ce qu'il vous faut.

Il se leva, gagna son bureau, et chercha sur un agenda où étaient des noms et des adresses :

—C'est bien cela, dit-il au bout de quelques instants, ma mémoire m'a servi.

Voici ce que c'est, ajouta-t-il devant le regard interrogateur de M. de Sauves. Il y a quelques années, j'ai rendu un signalé service à un jeune Américain, John Kelly, que j'ai sauvé ici d'un fort mauvais pas où son inexpérience l'avait fourré. Il m'en a témoigné une grande reconnaissance, sa famille encore plus. Son père est un des solliciteurs les plus en renom de New-York. Voulez-vous que je lui confie l'affaire, comme s'il s'agissait de moi, bien entendu ? Je suis persuadé que nous aurions toute satisfaction avec lui.

—Certes ! dit Pierre, je ne demande pas mieux. Et ce sera là, cher ami, un service de plus que vous nous rendrez.

—Ne parlons pas de service, voulez-vous ? Ne sommes-nous pas amis ?

—Si. Mais vous ne pouvez pas nous empêcher de vous remercier, ma sœur et moi.

Quinze jours après, un soir, Manuel Leval arriva chez M. de Sauves.

On achevait de dîner.

—Pourquoi n'êtes-vous pas venu partager notre repas ? demanda Adèle sur un ton de reproche.

—Je suis rentré trop tard du Palais.

—Il fallait envoyer un petit bleu dans la journée, nous vous eussions attendu. Avez-vous diné, au moins ?

—Oui, mais je prendrai volontiers une tasse de café avec vous.

—C'est entendu. Georgette, ma chérie, continua la jeune femme en s'adressant à une belle fillette brune d'une dizaine d'années, va dire à Suzanne de préparer une tasse de café en plus pour M. Leval. Puis embrasse tout le monde, il est huit heures, tu iras te coucher.

—Pas encore, maman.

—Si, veiller te fait mal.

L'enfant, naturellement pâle, devint tout à coup très rouge.

—Non, dit-elle, je n'irai pas. Je veux rester quand il y a du monde.

—Tu n'es pas gentille ; allons, sois raisonnable, autrement tu me feras de la peine.

—Ça m'est égal ; je veux rester.

Quelques larmes brillèrent dans les yeux de la jeune femme, elle se retourna vivement pour les dissimuler, mais Pierre les avait vues ; ses sourcils se froncèrent.

Il toucha le timbre électrique qui pendait au-dessous de la suspension.

Suzanne arriva.

—Prévient à la cuisine que M. Leval prendra le café avec nous, lui dit-il. Et va coucher Georgette.

L'enfant n'essaya même pas de résister, mais elle jeta un mauvais regard à Pierre de Sauves, le seul qu'elle craignait dans la maison.

—Tu ne m'embrasses pas ? demanda Adèle en voyant que la fillette arrivait au seuil de la porte.

—Non ! dit-elle séchement, je vous déteste.

Et elle s'enfuit rageuse et colère, sans retourner la tête.

Me Leval n'avait pas prononcé un mot pendant cette scène très pénible.

—Tu es trop sévère avec elle, Pierre ! dit Adèle qui mettait toute son énergie à ne pas laisser éclater les sanglots qui gonflaient sa poitrine.

—Crois-tu ? répondit l'ingénieur doucement. Il me semble que non ; et que toi, ma pauvre sœur, tu ne l'es pas assez.

—Que veux-tu que je fasse, je n'ai qu'elle au monde !...

Je me trompe, j'ai Robert mon autre fils, aussi, mais il est toujours dans les lycées ou dans les écoles, et Georgette est tout ce qui me reste de mon bonheur hélas si court !...

—Je sais ; mais l'enfant aurait besoin de beaucoup de fermeté, et malheureusement, elle n'en trouve ni chez toi, ni chez Suzanne !...

On passa au salon.

Devant maître Leval, quelle que fût l'amitié qui l'unissait à la famille de Sauves, Pierre ne voulait pas insister sur un sujet aussi délicat que douloureux.

—Eh bien ! avez-vous des nouvelles ? demanda l'ingénieur à son ami, dès que le café fut servi.

—Oui et d'excellentes.

Il se leva, alla dans l'antichambre où son par-dessus était déposé, et tira de la poche de côté un petit paquet plié dans un morceau de papier gris.

—La fabrique du produit qui fait concurrence au vôtre, dit-il en revenant, est installée à New-York même. Elle est tenue par deux associés : James Pembroke et Jonathan Pierce, voici un de leurs modèles.

Et maître Leval dépliant le papier gris, en tira un petit encrier en bois sculpté, imitant le vieux noyer, une merveille.

Pierre le prit d'abord l'examina attentivement, debout sous une lampe de fort calibre, le tourna, le retourna dans tous les sens, puis le tendit à Adèle qui le lui demandait.

—Mais c'est du bois, ça ! dit la jeune femme au bout de quelques secondes d'un examen aussi attentif que celui de son frère. Vois donc Pierre cette couleur !...

Avec les ingrédients qui entrent dans le bois durci, on ne pourrait jamais arriver à ces tons-là.

—Non, dit Pierre, ce n'est pas du bois. Et c'est même fait par notre procédé. Les pressions, les moules, tout est semblable, la composition seule diffère.

Et quelle merveille de fabrication

Quel chic !... Quelle forme exquise !...

Ah ! celui qui a fait ce modèle est habile !...

Il regarda sa sœur.

Elle était aussi haletante que lui.

La même pensée de nouveau les poignait, les tenait, les tirait :

Eugène Gages avait le secret de la fabrication, et son habileté était indiscutable.

—Es-tu vraiment certain que ce ne soit pas du bois ? demanda la jeune femme en insistant, après avoir de nouveau regardé l'encrier, tant la chose lui paraissait impossible.

Pierre n'hésita pas.

—Absolument, dit-il.

Pendant au bout de quelques secondes, il ajouta.

—Autant néanmoins qu'on peut l'être à première vue. Car, avec une perfection semblable et surtout avec cette couleur si naturelle et si claire, pour ne conserver aucun doute, il faut briser l'objet.

Dans l'intérieur, si c'est du bois, je verrai les fibres, les linéaments, tandis que le produit au contraire ne les a pas, et présente à l'œil une homogénéité absolue, très serrée.

Demain, dans mon cabinet, je casserai et je le verrai mieux.

Puis s'adressant à l'avocat :

—Votre ami de New-York vous a-t-il envoyé quelques renseignements sur nos concurrents ?

—Oui. Mais il a voulu me répondre le plus tôt possible, et il ajouta que dans sa prochaine lettre, ses informations seront plus complètes.

—Voyons d'abord ce qu'il vous apprend aujourd'hui, dit Adèle, et si ça ne nous paraît pas suffisant nous dresserons nous-mêmes un questionnaire que vous lui transmettez. C'est possible, n'est-ce pas ?

—Tout à fait. Voici la lettre, ou plutôt la traduction que j'en ai faite moi-même à l'audience d'aujourd'hui, entre deux affaires.

Il tira en effet un papier de sa poche et lut, après les premières phrases banales :

... Je vous envoie un des produits de la maison Pembroke et Pierce. Ces gens-la sont établis à New-York, où ils sont très honorablement cotés depuis sept ans et deux mois.

*Ils valent aujourd'hui quinze cent mille dollars.*

Leurs affaires sont considérables et s'étendent chaque jour.

James Pembroke est né à New-York, où son père possède un très bel hôtel dans la cinquième avenue.

Ce sont des gens très riches et d'une honorabilité parfaite.

Jonathan Pierce lui, est originaire de la Louisiane, il appartient à une famille de planteurs liée par la parenté à la mère de sir Pembroke, native elle-même de la Nouvelle-Orléans.

Dans l'usine de ces messieurs, il n'y a point d'ouvriers français, surtout de mécaniciens. Les mêmes ouvriers principaux sont là depuis sa fondation.

—Ces renseignements ne sont pas encourageants au point de ce qui nous intéresse, dit Adèle, qu'en pensez-vous ?

—Qu'il faut poursuivre le procès déclara Manuel Leval et charger M. Kelley de vous représenter. Avec mes instructions particulières il arrivera à des résultats peut-être inespérés.

Voudriez-vous aussi, demanda Pierre à son tour, savoir avec lui s'il ne lui serait pas possible de s'informer des choses suivantes ?

—Dites.

—1o Quel est celui des deux associés qui a fourni l'invention ?

2o Quel a été l'apport, argent, de celui-là ?

3o Enfin peut-on voir au bureau des brevets sur quoi repose leur invention, et en quoi leur produit est brevetable ?

Maître Leval avait écrit sous la dictée de Pierre.

—On pourrait aussi lui demander, dit Adèle qui avait écouté son frère les sourcils froncés : si celui des deux associés auquel le produit appartient n'a pas été lié dans les trois dernières années qui ont précédé son invention avec un Français quelconque, ouvrier, contremaître ou autre.

—Il y a longtemps de cela, fit observer l'avocat ; et en Amérique, la fièvre qui règne dans toutes les classes de la société, met des siècles où il n'y aurait chez nous que des mois, jugez donc, dix ans !...

—On peut essayer tout de même, dit Pierre de Sauves. M. Kelly connaîtra peut-être quelque agent habile, capable d'arriver au résultat que nous désirons si vivement obtenir.

—Oui, dit Adèle, priez-le de chercher dans cette voie-là, et s'il ne trouve pas ; eh bien !...

Elle s'interrompit.

—Quoi ? demanda M. de Sauves qui avait en sa perspicacité une très grande confiance. Que ferais-tu ?

—C'est mon secret, dit-elle avec une rougeur légère sur ses joues naturellement pâles. Je vous le dirai plus tard.

Toute la soirée se passa à parler du procès qu'on allait tenter à la maison Pembroke et Pierce, des chances de gain qu'il présentait.

—Je les crois très grandes, dit Me Leval, mais par surcroît de précautions, tâchez de décomposer le produit, si vous le pouvez, et de bien savoir si, comme je le suppose, tout ce qui est brevetable en lui, n'a pas été découvert par vous ; si ce n'est pas, en un mot, votre brevet que ces Américains ont simplement repris en double.

—J'y travaillerai tout demain, et aussitôt que je saurai quelque chose, je viendrai chez vous afin de vous le dire.

—Bien, tout de suite après j'écrirai de nouveau à sir Kelly.

On s'était levé, Manuel Leval allait partir.

—Voulez-vous aussi demander à votre ami, fit Adèle qui depuis un instant ne se mêlait plus à la conversation de l'avocat et de M. de Sauves quel est l'état social de ces Américains. Sont-ils mariés ?... Depuis combien de temps ? Ont-ils des enfants ? Quel nombre ? Et quel est l'âge de ces enfants ?

—Pourquoi tout cela ? l'interrogea Pierre qui ne comprenait pas le but de sa sœur.

Elle sourit.

—Chut ! dit-elle, c'est mon secret.

—Un autre alors ?

—Non, le même.

—Vous serez obéie, madame, répondit Me Leval en s'inclinant devant elle.

M. de Sauves mit son pardeseus.